

diat. Les auteurs de ces lettres concluaient au régime déjà en vigueur qui consistait à retenir les Acadiens, mais il était bien compris par eux que, dès l'instant où l'on pourrait se procurer des colons, les Acadiens seraient chassés sans miséricorde. L'un de ces hommes alla même jusqu'à demander que l'on dispersât les victimes de la spoliation dans les colonies de la Nouvelle-Angleterre afin de les éloigner des centres français.

Armstrong, vers 1736, demandait au ministère un ou deux régiments pour exterminer les Micmacs et, par suite, ouvrir le pays aux colons anglais.

Les Acadiens n'étaient pas sans savoir un peu ce qui se brassait, aussi étaient-ils d'une prudence consommée dans leur conduite publique. En 1747, pendant la guerre, ils écrivaient à Londres se plaignant que, d'après certaines rumeurs, il existait un plan de déportation dressé contre eux. Le secrétaire d'État leur donna l'assurance solennelle que cela n'aurait point lieu.

Nous avons maintenant à dévoiler le plus monstrueux complot que l'histoire ait à enregistrer.

Le gouverneur Hopson avait tellement apaisé les craintes des Acadiens que l'âge d'or régnait de nouveau parmi eux, lorsqu'il partit en 1753 laissant les affaires aux mains de Laurence. Celui-ci continua la tradition de son prédécesseur jusqu'au mois de juillet 1754 où il prit la détermination de s'enrichir au détriment des Acadiens. De concert avec Boscawen, de les Derniers, Shirley, Winslow, Deschamps et quelques autres, il prépara au Massachussets un armement pour s'emparer du fort Beauséjour et ensuite occuper l'Acadie. On attendait pour agir la déclaration de guerre. Tout marcha au gré des désirs de Laurence. Beauséjour fut réduit à se rendre, et à la même minute on fouilla les maisons des Acadiens pour enlever leurs armes. Sur l'humble remontrance que firent ces pauvres gens, déclarant que jamais il ne leur était venu à l'idée de se rebeller, on les traita de conspirateurs et on les embarqua sur des bâtiments qui les dispersèrent par toute l'Amérique. Ce crime abominable souleva l'horreur des populations allemandes, écossaises, etc., du reste de la péninsule.

— Ils se révoltaient, je les ai chassés parce que nous avons assez de la guerre avec les Français, disait Laurence, pour toute explication.

Il faut voir la manière dont les terres, les chevaux, le bétail des Acadiens furent partagés entre les six ou sept bandits qui avaient mené l'affaire ! C'est ainsi que l'aristocratie territoriale de la Nouvelle-Écosse se trouva